

cas, ne le châtieront point dans un autre monde? Non, et comme dit madame de Sévigné, « de Caron, pas un mot. »

Qu'était-ce donc que la dévotion païenne? Habituellement de la faiblesse et de la peur; parfois des espérances égoïstes et sensuelles; rarement quelque chose qui pût aider au bien de l'âme. L'homme savait indistinctement que son berceau avait été maudit; la voix d'un Dieu irrité résonnait encore à son oreille; le souvenir de la colère divine le poursuivait partout; la fatalité d'Œdipe, les Euménides d'Oreste sont, sous une autre forme, les épées flamboyantes des anges qui gardent le Paradis. L'homme savait qu'il était condamné à la mort; et la mort, sans une notion certaine de la vie future, était un hideux fantôme qui l'obsédait. On avait une épouvantable peur de ce séjour des ombres « où l'on ne jouerait plus aux dés la royauté du vin<sup>1</sup>. » Et le vaillant Achille déclare dans Homère qu'il eût mieux aimé être le valet du plus pauvre jardinier que de régner dans l'Élysée<sup>2</sup>. Tout dépose de cette inconsolable peur de la mort: « Je soupire profondément, dit un poète, à la pensée du Tartare; redoutable est le voyage et le retour impossible<sup>3</sup>. » — « Quand on est jeune; dit un autre, on se joue de la vie; mais quand sa dernière vague roule autour de nous, c'est un bien dont on ne peut plus se rassasier<sup>4</sup>. »

Apaiser les dieux, éloigner la mort, telle est la pensée dominante de la dévotion païenne. L'homme condamné dans l'avenir, déjà torturé dans le présent, demande un délai à son juge, un répit à son bourreau. Puisse ne pas

1. ....Quo simul meâris  
Non regna vini sortiere talis.  
(Horace.)

2. *Odyssée*, XI.

3. Anacréon, apud Stobée.

4. Lycophron., *ibid.*

arriver trop vite ce terme inévitable, au delà duquel tout est sinistre! puisse la divinité adoucie ralentir un peu sa main et laisser à l'homme le temps de goûter ce monde hors duquel il ne conçoit rien de beau! Que sa vie dure plus que les roses de son festin! que ses propres fautes, ajoutées à l'anathème primitif, ne hâtent pas le terme de sa course! Voilà pourquoi il prie; pourquoi il fait des sacrifices et des offrandes. Les dieux en qui il espère sont les dieux qui détournent les présages<sup>1</sup>; c'est Jupiter exorable, Jupiter pardonnant<sup>2</sup>. Mais les dieux qu'il adore le plus, ce sont les dieux qu'il redoute, dieux terribles, dieux méchants, dieux de l'enfer, la Fièvre, la Vengeance, la Pâleur, les Parques, les Destins, Némésis. C'est à ceux-là qu'il offre le plus d'hecatombes, leur donnant du sang pour son sang et une vie pour sa vie. Peut-être, gorgés de la chair des victimes, enivrés par le vin des libations, engraisés par l'odeur des sacrifices, ces dieux gourmands seront-ils satisfaits et ne penseront plus à sévir. La superstition s'appelle crainte (*δεισιδαιμονια*, crainte des dieux); l'homme est pieux d'autant plus qu'il est craintif. « Il n'y a plus, disait Plutarque peu après le siècle de Néron, que des superstitieux et des incrédules; les hommes faibles sont superstitieux, les hommes nés avec quelque force d'âme sont impies<sup>3</sup>. »

Mais maintenant, si, pour un jour, la prière et le sacrifice sont parvenus à mettre de côté toutes ces terreurs; si les augures sont favorables; si le prêtre d'Apis assure à son disciple une longue vie et une santé robuste; si par les expiations solennelles il s'est mis en règle avec Némésis; si les dieux, de bonne humeur, lui permettent d'être de

1. *Di averrunci*. — *Dii depellentes*. (Perse, V, 167.)

2. Ζεύς μειλίχιος, ἀλεξίβηκος. Inscript. IOVI DEPVLSORI. Orelli 1230, 1231.

3. Plutarq. *de Superstit.*

bonne humeur comme eux, que lui reste-t-il à faire sinon de bien vivre? Se fatiguera-t-il à soupirer pour cet Élysée que les poètes lui chantent, en lui recommandant d'y arriver le plus tard possible? Et pour y parvenir, demandera-t-il aux dieux la sagesse et la vertu? Qui jamais imagina de demander la vertu aux dieux? Non, certes: « Donne-moi, ô Jupiter! les richesses et la vie; la sagesse, je me la donnerai à moi-même<sup>1</sup>. » Cette religion terrestre, qui n'a pas de consolations pour le pauvre, promet au riche toutes sortes de voluptés. « Ce sont les heureux, dit Aristote, qui rendent grâces au ciel et qui espèrent en lui; les malheureux ne sont point dévots<sup>2</sup>. »

Le temple se remplira donc de ceux qui viennent demander aux dieux des satisfactions sensuelles et égoïstes, sinon criminelles. Cet homme qui consulte le devin, c'est un époux pressé d'être veuf; celui-ci, prosterné devant le dieu, désire le succès d'un amour infâme, ou celui d'un empoisonnement. Voilà un homme qui se fait conduire par le gardien jusqu'à l'idole, il lui parle à l'oreille: vous

1. Det vitam, det opes, animum æquum miipse parabo.

(Horace.)

Cette inutilité morale du polythéisme est bien sentie par Cicéron: « Tous les hommes sont persuadés que les biens extérieurs... leur viennent des dieux. La vertu, au contraire, personne pense-t-il la tenir de la main d'un dieu?... Qui jamais a remercié les immortels de ce qu'il était homme de bien? On leur rend grâce pour les richesses, les honneurs, la santé: ce sont là des biens que l'on demande à Jupiter. Mais qui jamais lui demanda la justice, la tempérance, la sagesse?... Qui jamais, pour obtenir d'être sage, voua la dime de ses biens à Hercule? Pythagore est le seul qui, pour résoudre un problème de géométrie, aurait, dit-on, immolé un bœuf aux Muses... De l'avis de tous, c'est la fortune qu'il faut demander aux dieux, attendre de soi-même la sagesse, » etc. (*De Nat. deor.*, III, 36.) « La philosophie est la seule médecine de l'âme, » dit le dévot Plutarque. (*De sera numinis vindicta*); et Métellus le censeur: « Les dieux louent en nous la vertu, mais ne nous la donnent pas. » Aulu-Gelle, I, 6, 7. V. cependant Simonide, cité par Athénagore. *Legatio*, 8.

2. *Rhétorique*, II, 17.

vous approchez, il se taira; il rougirait si un homme pouvait entendre ce qu'il ne rougit pas de dire à un dieu<sup>1</sup>. Glissez-vous auprès de cet autre dévot qui prend un autre dieu à part pour lui adresser sa prière: « Oh! si de belles funérailles allaient enfin emporter mon oncle, si je pouvais biffer le nom de cet enfant à défaut duquel je dois hériter; il est infirme, bilieux, que ne meurt-il donc! Heureux Névius, qui vient d'enterrer sa troisième femme<sup>2</sup>! » Un marchand vient et s'agenouille devant Mercure, pour que Mercure veuille bien l'aider à tromper ses pratiques<sup>3</sup>. Un voleur s'arrête devant la déesse protectrice de son métier: « Belle Laverne, dit-il, aiguise mes mains pour le vol<sup>4</sup>. » Un honnête homme vient à son tour, il immole et il sacrifie devant le peuple entier; il invoque tout haut Apollon et Janus: puis il remue seulement les lèvres et il murmure: « Belle Laverne, dit-il aussi, donne-moi de tromper, donne-moi de paraître juste et saint. Jette un nuage sur mes tromperies, une épaisse nuit sur mes fraudes<sup>5</sup>. »

Voilà comme cette dévotion toute sensuelle ne tarde pas à devenir coupable. Il est de fait qu'on ne peut demander aux dieux que les biens de la terre: et les biens de la terre, il est permis de les apprécier et de les comprendre

1. Senec., *Epist.* 10. Pétrone.

2. Perse, II, 1-16.

3. Ovide, *Fast.*, V, 689, 690.

4. Mihi Laverna in furtis scelerascis manus.

(Plaut., *Cornicul.*)

V. aussi *Aulul. Act.*, III, sc. 2; IV, sc. 2.

5. Vir bonus, omne forum quem spectat et omne tribunal...

« Jane pater » clarè, clarè cum dixit « Apollo »

Labra movet, metuens audiri: « Pulchra Laverna,

Da mihi fallere, da justum sanctumque videri,

Noctem peccatis et fraudibus objice nubem. »

(Horace, I, *Ep.* XVI, 57 et suiv.)

comme l'ont fait des dieux. « Les hommes sont-ils donc coupables, dit Euripide, quand ils croient imiter les actions des dieux ? Malheur à ceux qui les ont ainsi racontées ! » La philosophie, en effet, avait rougi de la religion ; elle aurait voulu balayer toute cette théologie impure <sup>1</sup>. Mais les vices humains tenaient pieusement à cette foi qui fournissait à l'adultère, à l'inceste, à toutes les infamies, des justifications théologiques <sup>2</sup>. « Ce qu'a fait le maître des dieux, disent-ils, celui dont le tonnerre ébranle les voûtes du monde, moi, faible créature, je m'abstiendrai de le faire ! Je l'ai fait, certes, et avec joie <sup>3</sup>. »

La dévotion mènera donc au vice par les exemples qu'elle lui propose ; ajoutons encore par l'aide qu'elle lui donne. « Si vous voulez rester pur, fuyez les temples ; si la jeune fille veut demeurer chaste (c'est la vertu d'un Ovide qui lui donne ce conseil), qu'elle craigne le temple de Jupiter et les souvenirs de ce dieu adultère : ou pour mieux dire, qu'elle craigne tous les temples ; car Ovide les énumère tous et les trouve tous habités (y compris celui de Diane et celui de Pallas) par quelque souvenir impudique. Qu'elle craigne même les mythes nationaux ; car l'enfantement d'Enée par Vénus et de Romulus par Ilia n'a rien de bien édifiant <sup>4</sup>. » Si l'adoration des dieux romains est impure, que sera-ce de ces cultes étrangers tout empreints de la mollesse orientale ? Une religion toute pu-

1. V. ci-dessus, p. 215 et s., Denys d'Halicarnasse, et Varron, dans saint Aug., *de Civ. Dei* ; Senec., *de Brevit. vitæ*.

2. V., entre autres, Ovide, *Métam.*, IX, 789 ; Martial, XI, 44 ; Méléagre, *Epiq.* 10, 14, 40. V. aussi le docteur Tholuck : *Ueber das Wesen und den sittlichen Einfluss des Heidenthums* (sur l'état et l'influence morale du paganisme). Dans les *Mémoires sur l'Histoire du christianisme*, du docteur Néander. Berlin, 1823, t. I.

3. Térence, *Eun.*, III, sc. V, 34.

4. *Trist.*, II, 259-263, 287-300.

blique n'est pas sans souillure : que sera-ce des mystères ? Un culte aussi grave et aussi officiellement réglé que le culte romain laisse une large place au vice : que dire des mille aberrations d'une superstition cosmopolite ? Le temple où prie la vestale est souillé par d'indignes prières : qu'advient-il dans la boutique où le magicien, l'astrologue, le prêtre efféminé de Cybèle débite sa fantasmagorie ? Il y a toute une classe d'hommes, étrangers, mendiants, vagabonds ; dont l'existence est précaire, le métier occulte, le renom mauvais, le pouvoir surnaturel redouté, et qui fournissent à toutes les débauches et même à tous les crimes des ministres, des ressources, des asiles. Ce sont ces prêtres dont « la cellule est plus impure que le bouge de la courtisane <sup>1</sup> ; » ce sont ces dieux que l'on vient consulter sur l'efficacité d'un poison. La grande Isis, la plus populaire de toutes les déesses, est surnommée la corruptrice <sup>2</sup> : dans ses jardins et dans son temple, elle fait trafic de l'adultère. La débauche qui lui est payée d'un côté, elle l'exige et la commande de l'autre ; et Josèphe peut vous dire par quel excès d'une crédulité inimaginable et d'une dévotion vraiment païenne, Pauline, « cette matrone romaine, illustre par sa naissance et par sa vertu, » tomba dans un infâme guet-apens <sup>3</sup>.

Nous arrivons ici au dernier degré de la corruption des cultes païens, et nous devons montrer comment le vice

1. *Frequentius in ædituorum cellis quam in lupanaribus libido defungitur... inter aras et delubra conducuntur stupra, etc.* (Minutius Félix, *in Octavio*, 25.)

2. Isis, Iena conciliatrix, dit le Scholiaste de Juvénal, V. V. Juvénal, VI, 488.

3. C'est pour ce fait que, par ordre de Tibère, les prêtres d'Isis furent crucifiés, le temple détruit, et la statue de la déesse jetée dans le Tibre. (Josèphe, *Antiq.*, XVIII, 4. V. aussi Tacite, *Annal.*, II, 85 ; Suet., *in Tiber.*, 36 ; Dion, LIV ; Senec., *Ep.* 108 (an de J.-C. ; 19).

écouté, justifié, protégé, encouragé par les dieux, était encore commandé par eux. Il faut ici remonter à l'origine. Lorsque l'âme humaine dévia pour la première fois, au milieu de ces adorations errantes qui partout cherchaient un dieu, une pensée la frappa ; elle remarqua cette double loi de la nature, loi de naissance et de mort par laquelle les créatures sans cesse périssant, sans cesse reproduites, renouvellent la face du monde. Il sembla aux peuples que, dans cette lutte de la nature contre elle-même, tous les antagonismes et toutes les contradictions se résumaient et s'expliquaient. Et comme tout ce qui était grand, général, incompris s'appelait dieu, les peuples divinèrent la génération et la mort.

Disons plus (car la science serait trop candide si elle s'obstinait à ne voir là que d'abstraites et philosophiques allégories<sup>1</sup>) : tous les penchants de la nature corrompue, penchants impurs et cruels, avaient ici leur part. Celui « par qui la mort était entrée dans le monde<sup>2</sup>, » et qui « fut homicide dès le commencement<sup>3</sup>, » faisait des homicides de ses adorateurs ; celui qui savait qu'un fils de la femme devait l'écraser, voulait corrompre jusqu'au bout les générations humaines. Le culte de la génération fut impur, le culte de la mort fut sanguinaire. L'homme, pour plaire aux dieux, dut être immolé et corrompu ; on dut égorger sur l'autel des générations déjà vivantes, éteindre par la débauche les générations à naître. Partout où il y a eu des idolâtres, les sacrifices humains se sont renouvelés,

1. Varron aussi expliquait, par des allusions au système du monde, le culte obscène et sanguinaire des prêtres de Cybèle ; sur quoi saint Augustin lui répond : « Hæc omnia, inquit, referuntur ad mundum, videat potius ne ad immundum. » *De Civ. Dei*, VII, 26.

2. *Sop.*, II, 24.

3. *Joan.*, VIII, 44.

jointes à l'adoration des dieux impurs : à vingt siècles et à cinq mille lieues de distance, dans un autre monde, à Mexico et à Tlascala<sup>1</sup> se sont retrouvés les infâmes objets des adorations égyptiennes, que Rome et la Grèce ont vénéérés dans leurs mystères, et que l'Inde à son tour nous montre à chaque pas. Dans les mêmes lieux se sont retrouvées également les immolations humaines de Carthage et de Tyr, reproduites encore à cette heure dans les *suttees* de l'Inde, et qui ont été communes aux Grecs, aux Romains, aux Gaulois, aux Asiatiques, aux Germains<sup>2</sup>, enfin à tous les peuples du monde, excepté au peuple de Dieu.

Rome, il est vrai, après avoir versé tant de sang par la guerre, avait eu horreur du sang des sacrifices ; elle avait prétendu faire cesser dans tout l'univers les immolations humaines<sup>3</sup>. En effet, ces infâmes sacrifices avaient cessé d'être pratiqués publiquement ; mais il est trop certain qu'ils se continuaient encore en secret. La Gaule ne s'était pas tout à fait déshabituée des immolations druidiques<sup>4</sup> ; Laodicée n'avait pas tout à fait abandonné le sacrifice annuel d'une vierge qu'elle faisait à Diane<sup>5</sup> ; l'Afrique n'avait pas cessé d'immoler des enfants à Baal, dont elle déguisait seulement le nom sous les surnoms du Vieux ou de l'Éter-

1. V. Garcilasso de la Véga, II, 6, etc. ; Tholuck, p. 145. Sur ce culte chez les Égyptiens, V. Hérodote, II, 45 ; en Syrie, Lucien, *de Deâ Syrd.* Chez les anciens Germains. Tholuck, *ibid.*

2. Tacite, *German.*, I, 39.

3. Sénatus-consulte contre les sacrifices humains, en 656 de R. Pline, (*Hist. nat.*, XXX, 1. Paul, V. *Sentent.*, XXIII, 16.) Ce qui n'empêche pas Porphyre de placer la cessation des sacrifices humains au temps d'Hadrien seulement, c'est-à-dire plus de cinquante ans après Pline. Porph., *de Abstinentiâ carnis*, II, 56. Porphyre convient, du reste, qu'il s'en faisait encore de son temps.

4. Strabon, III, 2. Tertull., *Apolog.*, 9.

5. Porph., *ibid.* Eusèbe, *Præp. evang.* A une époque postérieure ou substituait une biche (peut-être au temps d'Hadrien.)

nel<sup>1</sup>; et au milieu de cette Grèce qui élevait des autels à la Miséricorde, l'Arcadie sacrifia des hommes pendant trois siècles encore<sup>2</sup>. Rome, d'ailleurs, était-elle bien en droit de sévir contre ces crimes provinciaux? Ses combats de gladiateurs étaient-ils autre chose, dans l'origine, que des expiations religieuses<sup>3</sup>? et ne faisait-on pas à Jupiter Latiaris des libations de leur sang<sup>4</sup>? Rome, cette miséricordieuse, Rome civilisée par la Grèce, courait aux mystères de Bacchus que souillait l'effusion du sang humain. Rome, au temps même des empereurs, n'avait pas abandonné la coutume, dans les jours de grande calamité, d'enterrer vivants, en un lieu marqué du Forum, un homme et une femme de race ennemie<sup>5</sup>. Sous la clémente domination de

1. Ces immolations avaient été publiques jusqu'au proconsulat de Tibérius (quand?), mais depuis elles se continuaient en secret. Tertull., *Apolog.*, 9. Eusèbe, *Præp. evang.*, IV, 16. Porph., *ibid.* — Il dit ailleurs, il est vrai, qu'Iphicrate avait aboli les sacrifices humains à Carthage. Mais quand ce fait serait avéré, il s'agirait d'une interdiction légale comme celle que prononcèrent depuis les Romains, et qui n'empêchait pas la pratique secrète de ces sanguinaires coutumes.—On faisait périr des esclaves, non-seulement à titre de punition ou pour des opérations magiques, mais même à titre de sacrifice. Juvénal, V, 554; XII, 115.

Sur les immolations humaines destinées à des opérations magiques, voyez les reproches de Cicéron à Vatinius (*in Vatin.*, 6); Juvénal, aux endroits cités; Salluste, au sujet de Catilina; Horace; Lucain, *Pharsale*, VI, 554; et ce que Pline dit à Néron (*Hist. nat.*, XXX, 2 et ci-d. t. II, p. 268). — Aux époques postérieures, bien d'autres faits.

2. Porphyre, apud Euseb. *De Abstinentiâ carnis.*

3. Valer. Max., III, 4, § 7. Les jeux de gladiateurs étaient consacrés à Jupiter, les chasses ou combats contre les bêtes féroces à Diane. Cassiodore, Martial, Tertullien, *Apolog.* et *Adv. gnosticos.* Lactance.

4. Justin, *Apol.*, II, 12, 30. Tertul., *Apolog.*, 9; *Scorpiace.* Cyprien, *de Spectaculis.* Eusèbe, *loco cit.* Cyrille, *Contra Julian.*, II. Minutius Felix, *in Octavio, loco cit.* Porph. Tatian, *adv. Græcos*, 29. Prudentius. D'après Porphyre, Eusèbe et Tertullien, il semble qu'outre le sang des gladiateurs qu'on offrait à Jupiter Latiaris, une victime humaine lui était encore immolée le jour de sa fête.

5. « Minimè Romano sacro, » dit Tite-Live, XXII, 57. Néanmoins, comme ce passage même le prouve, il se renouvela plus d'une fois. Ainsi, en 581 de Rome; en 538 (après la bataille de Cannes); puis au temps de

Jules César, deux hommes avaient été sacrifiés au Champ de Mars<sup>1</sup>; et Octave, dans Pérouse, avait offert aux mânes non encore apaisés de son père un holocauste de trois cents sénateurs et chevaliers immolés en forme de victimes le jour même des ides de mars et à l'autel du dieu César<sup>2</sup>.

Aux sacrifices humains répondaient les prostitutions religieuses, tout à fait libres sous la domination romaine. Cette coutume, que nous retrouvons jusque dans les Indes, l'Afrique, la Syrie<sup>3</sup>, l'Égypte<sup>4</sup>, Babylone, l'Asie Mineure, la Grèce<sup>5</sup>, le monde païen tout entier nous en a fait voir le honteux souvenir. Ici la femme doit une fois au moins en sa vie consacrer à Milytta le prix de son infamie; ailleurs, il y a une Vénus prostituée (*πόρνυ, πάνδημος*) dont le temple est gardé par les courtisanes. On compte les lieux ainsi sanctifiés par la débauche : l'île de Chypre; le mont Éryx en Sicile<sup>6</sup>; Corinthe surtout où plus de mille courtisanes, consacrées à Vénus par la piété de ses dévots, veillent sur le temple de la déesse<sup>7</sup>; où par elles on croit obtenir la protection céleste; où se lisent encore les vers de Simonide, dans lesquels la Grèce, sauvée des mains de Xercès, rend grâce de son salut aux prostituées<sup>8</sup>.

N'est-ce pas assez? Faut-il parler des mystères, et, après avoir montré ce que la religion publique mettait au jour,

Pline; et plus tard sous Domitien. V. Pline, *Hist. nat.*, XXVIII, 2 (3); Plutarq., *in Marcello*, 3; *Quæst. rom.*, 83; Orose, IV, 13. — Pline et Plutarque en parlent comme d'un fait contemporain.

1. Dion, XLIII, 24.

2. Suet., *in Augusto*, 15.

3. Lucien, *de Ded. Syrd.* Herod., II. Eusèbe, *de Vit. Constant.*, III, 55.

4. Herod., I, 182.

5. Herod., I, 199. Baruch, VI, 42, 43. Pour une époque postérieure, Strabon, XVI.

6. Justin, XVIII, 5. Strabon, VI, 2.

7. Athénée, XIII, 4. Strabon, VIII, 6.

8. *Id.*, *ibid.*

faire voir ce qui, en une telle corruption, avait encore besoin de voiles. La fin et le but des mystères à cette époque, leur grand arcane, leurs traditions et leurs cérémonies impures nous sont révélées par des hommes qui, eux-mêmes païens et initiés, ont fini par être éclairés de la lumière divine; et, affranchis par elle, ont dit sans crainte les infâmes secrets de leur servitude<sup>1</sup>. Quelques mots des païens suffiront du reste pour nous éclairer : « Quel autel, dit Juvénal, n'a aujourd'hui son Clodius<sup>2</sup>? » — « Ne te fais pas initier aux Bacchanales, ta réputation, ton honneur, tes mœurs y vont périr. » C'est une courtisane qui parle ainsi à son amant<sup>3</sup>. « J'ai honte de raconter, dit Diodore de Sicile, la naissance d'Iacchus, qui est le fondement des mystères Sabaziens. » Faut-il en dire plus? dire ce qu'a encouragé Platon, ce que Théocrite a chanté? peindre enfin cette universalité d'hommages infâmes envers tous les dieux, même envers les dieux animaux qu'adorait l'Égypte<sup>4</sup>?

A cet égard, sans aucun doute la religion était pire que l'homme; elle commandait le crime, et cette dette n'était pas acquittée sans répugnance. Sous le toit domestique, la jeune Athénienne était modeste et voilée; mais au temple,

1. V. Clém. Alexandr., *Protreptikon*, 2; Arnobe, *Adv. gentes*, 5; Théodoret, *Disp.* I. La tradition, rapportée par saint Clément au sujet de Cérès et de Proserpine, me paraît remarquablement confirmée par les vers suivants de Lucain qui seraient alors comme une demi-révélation du secret des mystères :

Eloquar, immenso terræ sub pondere quæ te  
Defineant, Ennæ, dapes, quo frædere mœstum  
Regem noctis ames, quæ te contagia passam  
Noluerit revocare Ceres. . . . .

(*Phars.*, VI.)

2. VI, 345. V. t. I, p. 85.

3. Tite-Live, XXXIX.

4. Athénée, *Deipnosoph.*, XIII, 20. Hérodote, II, 46. Strabon, XVII.

il fallait qu'elle jouât son rôle dans les infâmes phallophories, qu'aux fêtes de Cérès elle chantât ces hymnes comparés par un écrivain aux chants qui peuvent s'entendre dans un lieu de débauche<sup>1</sup>. La matrone romaine était austère et grave; mais aux jours des mystères de la bonne déesse, ou de telle autre fête, il fallait, dit saint Augustin, que la mère de famille fit au temple ce qu'au théâtre elle n'eût pas voulu regarder jouer par des courtisanes. Pauline, cette noble et vertueuse dame, venant au temple d'Anubis pour obéir aux ordres de ce dieu, croyait certainement faire acte de religion; et l'impureté, si nous en croyons un moderne<sup>2</sup>, présidait au culte même des chastes Vestales. Le temple était donc plus impur que la famille, que la cité, que le théâtre. « Rendons grâces aux acteurs, dit le Père de l'Église que nous citons, de ne pas montrer à nos yeux ce qui est caché dans l'ombre du sanctuaire, de ne pas admettre sur la scène des ministres pareils à ceux de la religion, d'être, en un mot, plus réservés sur les tréteaux que le prêtre dans son temple<sup>3</sup>. »

Pourquoi donc le sens honnête de la famille, l'intérêt moral de la cité, la raison du philosophe, blessés par cette tyrannie du vice, n'osaient-ils pas se révolter? Y eut-il jamais époque si infâme, où le père prit plaisir à corrompre sa fille, l'époux à prostituer son épouse? D'où venait cette dépravation pour ainsi dire surnaturelle ajoutée à la dépra-

1. Clemedes, *de Meteoris*, II.

2. V. Sainte-Croix, *Recherches sur les Mystères*, II, 2. Lisez aussi un passage de Pline, *Hist. nat.*, XXVIII, 4.

3. Saint Aug., *de Civit. Dei*, VII, 21. — V., pour des faits tout pareils, Hérodote, Théodoret, saint Clément, Plutarque, *du Désir des richesses*, Diodore de Sicile, et les emblèmes religieux trouvés à Pompeii. — Les cérémonies de ce genre se célébraient surtout en l'honneur de Bacchus et de Cérès. Sur la corrélation de ces deux cultes, V. S. Aug., *ibid.*, VII, 16, confirmé par les détails que donnent les écrivains antiques, comme aussi par les inscriptions de Pompeii.